

Article du 16 avril 2009

Mehdi, Pâques et la pluie

Vendredi pour le mano a mano explosif, promis juré, entre Juan Bautista et Castella, Dieu choisit de ne pas choisir. Il prouve son équanimité par la symétrie. Chacun coupe 3 oreilles. Deux plus une, une plus deux. Chacun a droit à un bon toro, lire un toro complice, de Domingo Hernandez : Napolitano en ouverture pour Juan Bautista. Tatuador, au final, pour Castella. Sur chacun, Dieu, via son envoyé sur terre le président, fait choir une décision contestable. Contestable la deuxième oreille donnée à Juan Bautista après son combat templé et équilibré mais monocorde face à Napolitano, bien tué d'une estocade « à la rencontre ». Napolitano, mou et docile, n'était pas un toro de deux oreilles. Contestable aussi le tour de piste post mortem et qui dévalue le posthume, versé au crédit de Tatuador. Le toro, tout est relatif, le plus complet de l'après midi. Comme ses congénères, il avait été à peine piqué. Trop flagada. Si Tatuador a manifesté un joli allant en début de faena de muleta il a, par la suite, marqué le coup et le travail de Castella, brillant dans son ouverture, a baissé d'un ton.

Vendredi, les picadors sont en RTT. Ils montent sur les chevaux parce que c'est l'usage. Ils piquent en douceur avec le doigté diplomatique d'un proctologue. On les applaudit stupidement pour leur discrétion de violette. On a rarement vu Juan Bautista aussi enragé, aussi ardent. Le changement d'apoderado ? A la cape, il intervient au quite sur tous les toros : les siens, ceux de Castella qui lui répond. Guerre de bonne guerre. De cette surabondante et opiniâtre tauromachie à la cape, on retient la belle facture de ses veronicas et son exotique caleserina devant Treinta y nueva, son dernier toro. Ce qu'on a apprécié chez lui ? Sa lucidité et son intelligence avec Relatador, troisième toro. Un Domingo Hernandez noble mais réticent, calculateur par manque de force, avançant mollement et tête haute. Juan Bautista, dans peu de terrain, saura avec perspicacité lui faire oublier sa réserve initiale, combattre son étiolement, l'améliorer et, à gauche, le toréer main basse et avec chic. Ce qu'on a préféré de Castella ? Son autorité, son savoir faire, son efficacité face au violent Golpeado, son second adversaire. Un Domingo Hernandez brutal, avec lui du tempérament, peut-être presbyte, chargeant de loin avec une fureur bravache, mais, entrepris de près, n'allant jamais au bout. Il fuit, il esquive ou s'arrête dangereusement au milieu de la passe, Castella affronte son sale caractère dans une faena intense et le soumet par séquences ce qui n'est pas un mince exploit. On a cru aussi entrevoir chez lui une tauromachie plus ample. Castella, en courant mieux la main comme on dit, donne plus de profondeur à ses passes. Sortie en triomphe pour les deux.

Le samedi, pluie. La corrida est ajournée au dimanche à midi. Il pleut toujours le dimanche matin, la course est annulée et si les Inuits ont, dit-on, 27 mots pour désigner la neige, les aficionados d'Arles qui tournent autour des arènes fermées en ont beaucoup plus, des jurons surtout, pour maudire la pluie. Donc dimanche à midi au menu des « Aux deux fondues » gigot d'agneau et consternation ; y compris municipale. Pour le maire d'Arles « il ne reste plus que la prière » pour éviter que la feria tombe à l'eau. Petite précision, le maire d'Arles est communiste. Les communistes ne sont plus ce qu'ils étaient. Les Miuras non plus. Ils sont finalement combattus l'après midi mais ils n'ont pas le couteau entre les dents. Ils sont lourds, longs, très fragiles les deux premiers. Ils ne rechignent pas aux piques et se laissent à peu près tous assez facilement manipuler. Sauf Mogato aux banderilles. Le seul de la bande à obéir à la tradition familiale de la guerre froide. Il met Padilla, en danger. Puis, le cyclone de Jerez sort de la tranchée, et se jette à genoux pour six passes de la droite en gagnant le centre. Mogato passe bien à droite, moins à gauche. La faena est padillesque : à la fois généreuse, avisée et spectaculaire. Padilla torée en klaxonnant. Cependant, respect. Victor Hugo le notait déjà dans « La légende de la nonne » : « ce n'est pas sur ce ton frivole qu'il faut parler de Padilla /car jamais prunelle espagnole d'un feu plus chaste ne brilla ». Pour le feu chaste de la prunelle on doute. Mais Padilla toujours se décarcasse. On peut l'estimer pour ça même si ses manoleinas finales il les a débitées à tout berzingue comme s'il voulait attraper le dernier métré. 2 oreilles. Lescarret ne se démonte pas devant Piloto qui vient au pas. Lescarret, première rencontre avec des Miuras, l'appelle de loin pour lui créer de l'élan et coupe 1 oreille. Elle récompense sa vaillance et sa belle estocade. Il sera plus confus face à Morisco. Rafaelillo toujours aussi peu efficace à la mort, livre, muleta en avant, la tauromachie la plus

aboutie avec le faible Bienmirado. Puis il s'accorde inégalement avec le puissant et bravo Escandaloso qui a pris quatre piques.

Lundi, Victorino Martin ne s'est pas moqué d'Arles. Ses toros ont le patron Victorino. Bas, secs, gris cendre la plupart, les cornes en l'air, agressifs tous, tous résolus à se battre, très concentrés, exigeants, et s'enroulant autour toreros comme des serpents ou les mauvais rideaux de douche. Le sixième, Dirigido, d'une classe époustouflante et traçant des sillons dans le sable à force de baisser la tête. Pour éviter les attaques en coups de fouet de Pelleró, Ferrera se tortille dans tous les sens. Il envoie le toro au loin avec le bout de sa muleta, torée le cul en arrière, sur les talons. Un festival de trucs. Ils ne pèsent jamais sur le toro qui sort de la faena aussi frais qu'il y était entré. Ferrera se reprend un peu mieux avec Dirigente. Il parvient à toréer droit et donne de bonnes séries de la gauche tout en restant un chouia électrique. A son habitude, il sollicite l'adhésion du public. On dirait un orphelin à la recherche de familles d'accueil. Estocade entière, un rien de côté, une oreille. El Cid commence par se tromper. Il brinde au public Muchamiel, bravo à la pique, apparemment noble. Erreur. Dès le début de la faena, Muchamiel envoie la corne et veut transformer El Cid en carpaccio. Son deuxième serpent de Victorino est aussi obscur. Ses attaques sont marquées par l'incertitude. Il accepte deux passes mais part sur le torero à la troisième. Le Cid montre sa bonne volonté ; elle est insuffisante.

Jacques Durand